

Meryam Joobeur, réalisatrice de *Brotherhood*

Marie-Hélène Mello

Volume 37, Number 1, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mello, M.-H. (2019). Meryam Joobeur, réalisatrice de *Brotherhood*. *Ciné-Bulles*, 37(1), 34–39.



Entretien Meryam Joobeur,
réalisatrice de **Brotherhood**

« Je pense que c'est sur place, en tournant le court, que l'idée du long métrage a germé, à force de passer du temps avec les garçons, de tisser des liens avec eux. »

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Meryam Joobeur est une jeune réalisatrice tuniso-américaine habitant Montréal dont le troisième court métrage, **Brotherhood**, parcourt en ce moment les festivals internationaux. Présenté en première mondiale au TIFF, où il a été sacré Meilleur court métrage canadien, puis au FNC, où il a également reçu deux prix, ce « long court » de 24 minutes a été tourné à la campagne, dans le nord de la Tunisie, avec un mélange d'acteurs professionnels et non professionnels. Après avoir abordé la révolution tunisienne dans le documentaire **Gods, Weeds & Revolutions** (2012), puis l'identité biraciale dans le drame **Born in the Maelstrom** (2016), Joobeur a choisi de s'attaquer au radicalisme islamique, mais sous l'angle original du portrait familial. Avec finesse et réalisme, le récit fictif de **Brotherhood** montre une famille de bergers qui doit composer avec le retour du jeune Malek, après qu'il ait combattu en Syrie pour le groupe armé État islamique. La cinéaste planche désormais sur un long métrage qui approfondira ce même sujet. Nous l'avons rencontrée durant son processus d'écriture pour discuter des enjeux autour de la création du court et de sa démarche pour en faire son premier long.

Ciné-Bulles: Votre film aborde une question politique complexe, mais sous un angle très intimiste et humain. Quel était le point de départ du court métrage **Brotherhood**?

Meryam Joobeur: C'était au début de 2016, tandis que je voyageais en Tunisie avec Vincent Gonville, qui est mon directeur photo et un excellent ami, que **Brotherhood** est né un peu par hasard. À cette époque, je n'avais pas l'intention de créer un nouveau court métrage: nous faisons de la recherche pour d'autres projets que je développais. Mon objectif était simplement d'explorer des régions que je ne connaissais pas. Dans le Nord, en bordure de route, nous avons aperçu deux garçons roux: Malek et Chaker, qui sont les deux frères les plus âgés dans mon film. À leur vue, j'ai tout de suite demandé à Vincent de se garer parce que le moment était magique. Leurs visages étaient super expressifs et derrière eux, il y avait des centaines de moutons. Qui étaient-ils? Ces garçons m'ont fascinée. C'est peut-être aussi parce que je suis moi-même une Tunisienne qui n'en a pas l'air... Il fallait absolument que je les rencontre. L'origine du film, c'est vraiment eux, bien avant le sujet...

À quel moment l'histoire de votre court métrage et le rôle que ces deux garçons allaient y jouer ont-ils pris forme?

Avant de les croiser, je n'avais pas encore ce sujet en tête, mais l'histoire m'est venue très vite. J'ai beaucoup lu sur la période postrévolutionnaire tunisienne, la montée du radicalisme et la problématique des combattants qui reviennent au pays après avoir vécu toutes sortes de choses intenses... Dès que je suis rentrée de voyage, j'ai écrit le scénario en ayant en tête ces frères. Je pense que parmi tous mes projets, c'est celui qui a pris forme le plus rapidement!

Vous avez donc rédigé le scénario de votre court métrage pour ces garçons, sans savoir s'ils accepteraient de participer au film...

Oui et, en août 2017, je suis retournée en Tunisie pour essayer de les retrouver et de leur demander s'ils voulaient en faire partie. C'était plutôt difficile de repérer les lieux exacts où nous les avons vus, un peu comme trouver une aiguille dans une botte de foin. Mais j'y tenais vraiment! Heureusement, nous avons réussi et ils ont vite accepté. Le tournage s'est fait peu de temps après.

Votre film est traversé par un souci de réalisme. Avant le tournage, avez-vous eu l'occasion de vous entretenir avec des Tunisiens qui ont déjà combattu en Syrie?

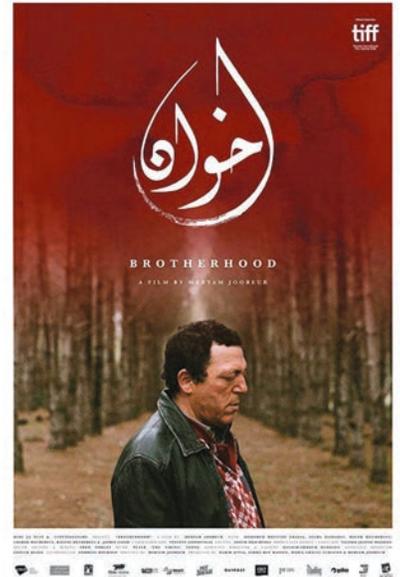
Je n'ai pas pu en rencontrer pour créer mon court, sauf que ce pourrait être fait pour le long. Mais c'était en effet très important pour moi que l'histoire soit réaliste, alors j'ai lu de nombreux témoignages d'anciens combattants et parlé avec un officier du ministère de l'Intérieur. Son travail est de les retracer quand ils rentrent au pays pour les interviewer et comprendre s'ils ont commis des actes particuliers. Ceci m'a aidée à saisir qui sont ces gens et le genre de situations auxquelles ils ont pu être confrontés.

À cette étape, sentiez-vous déjà que votre récit avait le potentiel d'alimenter un long métrage?

En rédigeant mon scénario, j'avais en tête le format court métrage. Je pense que c'est sur place, en tournant le court, que l'idée du long métrage a germé, à force de passer du temps avec les garçons, de tisser des liens avec eux. En plongeant dans leur univers, j'ai su que l'on pourrait faire plus qu'un court ensemble. C'était un étrange sentiment, comme s'ils étaient des muses. Et ils se sont aussi montrés enthousiastes à continuer de travailler avec moi.

Vous sentiez-vous contrainte par le format court? Le long permettra sans aucun doute de toucher à plusieurs autres aspects de ce sujet riche et complexe.

Je suis très satisfaite de ce que j'ai fait avec le court: j'ai pu aborder les thèmes souhaités et les nuances qui m'intéressaient selon le scénario que j'avais écrit. Cela dit, j'ai assurément senti que je pouvais aller plus loin. Une chose que le long me donnera la chance d'approfondir est la question des nombreuses ramifications psychologiques liées au fait de combattre au sein d'un groupe radical. Qu'arrive-t-il à ces jeunes sur le terrain, en Syrie, surtout lorsqu'ils sont issus de villages ruraux isolés, sans électricité ni eau courante, comme les garçons que j'ai rencontrés? Que se passe-t-il,





Les frères acteurs de **Brotherhood**, Malek, Chaker et Rayene Mechergui en compagnie de Daniel Duranleau (premier assistant caméra) et Vincent Gonneville (directeur de la photographie).

psychologiquement, quand un Tunisien issu de la campagne se retrouve soudain en pleine bataille loin de chez lui? Ils ont grandi dans une sorte de bulle, puis sont confrontés à tant de violence! Dans le long métrage, je vais explorer plus en profondeur la déshumanisation qui s'opère.

En effet, le court métrage ne donne pas accès à ce que Malek a vécu en Syrie ou à ce qu'il pensait sur les lieux du combat. Vous avez plutôt choisi de montrer l'impact de son retour parmi les siens, surtout auprès de son père. Dans le long métrage à venir, est-ce votre volonté de présenter ce qui se passe en Syrie?

Quand j'ai écrit la version préliminaire du long, j'ai voulu ajouter plusieurs personnages et récits secondaires. Mais j'ai ensuite décidé que ce serait mieux que le long métrage **Brotherhood** reste lui aussi intimiste et centré sur la famille, tout en approfondissant la manière dont tous vivent en l'absence de Malek. Je songe à employer un *flash-back*, un moment-clé permettant de comprendre l'ensemble de l'expérience de ce garçon en Syrie.

Autrement dit, je préfère « amener la Syrie au village », plutôt que d'aller en Syrie pour montrer ce qui s'y passe en tant que tel.

La transition du court au long offre plusieurs options narratives, le choix du ou des points de vue que vous pouvez emprunter pour raconter cette même histoire.

Effectivement, dès le moment où j'ai décidé que **Brotherhood** deviendrait un long métrage, j'ai songé à intégrer diverses manières de raconter l'histoire. J'ai pensé au film d'horreur psychologique et aux façons dont ce genre me permettrait d'aborder certaines questions, selon le point de vue de celui qui se joint à ISIS [NDLR: acronyme anglais pour État islamique en Irak et au Levant], mais aussi chez ceux qui restent en Tunisie pendant ce temps. Je veux toucher à cette notion : même lorsque tu pars, tu rapportes ce que tu as vécu. Et même si tu essaies de taire ou de refouler des choses, elles vont émerger à certains moments, de manière tout à fait incontrôlable. Ça va « infecter » ta vie et celle de ceux qui t'entourent.

Tout cet aspect du sujet n'a pas pu être abordé dans le court métrage, mais je m'y attaque maintenant.

Avez-vous le sentiment de repartir du début avec un nouveau film ou sentez-vous plutôt que vous êtes en train de créer l'adaptation de votre propre œuvre?

Je perçois mon travail sur le long métrage comme l'extension naturelle de ce que j'ai déjà fait. C'est comme une nouvelle étape de l'aventure! Maintenant que j'ai tourné mon court métrage, je connais mieux les gens là-bas, leur culture, les lieux, etc. L'univers du film est beaucoup plus clair dans mon esprit et c'est un grand plaisir de poursuivre cette recherche.

Quel est l'impact des personnes et des lieux réels sur votre processus de création?

Je m'inspire très souvent de faits. Par exemple, la région où j'ai tourné est célèbre en Tunisie pour sa culture unique. Ce sont habituellement les femmes qui y gagnent le pain pour toute la famille; elles créent et vendent des poupées d'argile, qui sont reconnues dans tout le pays. J'ai trouvé intéressant d'intégrer cela au long. Je veux développer davantage le personnage de la mère, pour qu'elle devienne une héroïne. L'actrice Salha Nasraoui est une mère monoparentale et choisir le métier d'actrice en Tunisie demande déjà assez de courage en soi. Je suis impressionnée par la façon dont elle réussit à gérer tout ça, ce qui a influencé la couleur que prendra son personnage.

Qu'en est-il de vos personnages masculins?

Je veux creuser la relation père-fils très tendue en explorant leurs antécédents. Pourquoi le père est-il si dur avec son fils? Quel était leur rapport avant le départ de Malek? J'ai eu de nombreuses discussions avec l'acteur, Mohamed Houcine Grayaa, au sujet du personnage du père. Il a vraiment connecté avec son rôle parce que ça lui faisait penser à son propre père. C'est certain qu'en approfondissant ce personnage, ce que l'on s'est dit influence mon écriture. J'ai aussi appris que Malek est dyslexique et j'ai trouvé intéressant d'intégrer ça au long métrage. En Tunisie, il y a beaucoup de pression pour faire des études et, dans ces régions-là, on ne sait pas nécessairement ce qu'est la dyslexie. J'ai pensé que ce pourrait être à l'origine des tensions avec

son père; la difficulté qu'éprouve ce garçon à devenir le brillant étudiant que sa famille voudrait qu'il soit.

Votre court réunit des acteurs professionnels et non professionnels, ce qui devait déjà présenter certains défis lors du tournage. Comptez-vous poursuivre avec exactement la même distribution pour le long?

Seuls les parents sont incarnés par des professionnels. Jasmin Yazid, qui joue l'épouse du frère revenant de Syrie, a été sélectionnée à l'issue d'un *casting* en Tunisie, mais elle n'avait aucune expérience préalable. Il y avait donc une majorité de non-acteurs sur le plateau, mais je n'ai pas trouvé ça difficile: tout s'est fait naturellement. L'idée de mélanger les pros avec les non-pros m'intéressait beaucoup en fait! Je me demandais aussi comment ça se passerait avec les acteurs professionnels en Tunisie, parce que plusieurs productions télévisuelles tunisiennes sont de type *soap*. Un peu comme dans les telenovelas mexicaines, le jeu ne semble pas très naturel! Je craignais donc que ça arrive en tournant mon film, mais au final, ils étaient extraordinaires. Les acteurs professionnels ont réussi à se placer au niveau des garçons et ceux-ci ont fait un travail de qualité professionnelle. Plusieurs cinéastes ont déjà dit que lorsque tu fais bien ton *casting*, 90% du travail est déjà accompli. Selon mon expérience, c'est assez vrai!

Mais le tournage d'un long est une expérience plus soutenue que celle d'un court, et qui s'inscrit dans la durée surtout pour des non-acteurs.

Ce sera beaucoup plus exigeant pour les garçons, c'est certain. Pas seulement à cause du contexte et de la durée du tournage, mais aussi en raison des éléments d'horreur psychologique que j'intègre au scénario. Par contre, puisque je les connais bien, je sais que je serai mieux en mesure de les préparer. Selon l'ouverture et la volonté qu'ils ont démontrés jusqu'à maintenant, ça ne devrait pas être un problème! Au printemps 2019, je passerai trois mois en Tunisie. Je pourrai expérimenter, essayer des scènes avec les garçons et les acteurs, faire des ateliers de jeu pour les rendre confortables.

Il s'agira aussi d'une première pour vous, puisque vous n'avez jamais encore tourné de long métrage.

Ce sera assurément un apprentissage important pour moi de travailler en continu pendant de



Malek et Chaker Mechergui dans **Brotherhood** de Meryam Joobeur

nombreuses semaines. Heureusement, mon directeur photo vient de terminer une expérience de projet télé qui a duré plusieurs mois, donc il sait ce que c'est, et une bonne partie de l'équipe tunisienne a déjà participé à des longs métrages.

Tous vos films ont été tournés avec le directeur photo Vincent Gonville. Comment en êtes-vous venus à travailler ensemble et qu'est-ce qu'il apporte à vos projets?

Nous collaborons depuis 2012, l'année où nous avons suivi un cours de documentaire à l'Université Concordia. J'adore sa vision très humaine de l'art. On peut l'emmener dans n'importe quel pays et il trouvera une manière de créer des liens avec les gens. La première fois que nous sommes allés en Tunisie, il notait dans un petit cahier les mots arabes qu'il apprenait. J'admire ça! Et comme directeur photo, il sait toujours garder en tête le récit: pas question de faire un plan seulement parce que c'est magnifique ou bien éclairé! Vincent se demande plutôt: «Comment ça sert l'histoire?» Parfois, justement, il faut qu'un plan soit peu attirant pour servir le propos du film. J'aime travailler avec lui parce qu'il y a cet échange; nous avons une excellente connexion sur le plan humain, spirituel et professionnel. Je trouve ça super de grandir avec quelqu'un: on rigole parfois de certains apprentissages de nos premiers films... Je ne me verrais pas tourner le long métrage sans lui!

Est-ce un défi d'avoir une équipe qui est à la fois composée de Québécois et de Tunisiens?

C'est certain qu'il y avait des différences culturelles et que les artisans du Québec et de la Tunisie ne travaillaient pas de la même façon, mais tout s'est bien déroulé. En tournant le court, nous avons

rencontré plusieurs défis: une très petite équipe, le froid extrême, l'absence de ressources comme l'eau, etc. On était en mode camping. Mais c'était enrichissant sur le plan créatif. J'ai réalisé que la passion de créer un film pouvait rendre tous les autres facteurs externes gérables. Pour le long, j'ai l'intention de conserver le même noyau de l'équipe, tout en l'agrandissant un peu, mais pas trop! Je tiens à ce que ça reste un petit tournage. Une chose que j'ai beaucoup appréciée en tournant **Brotherhood**, c'est l'absence de pression et la liberté d'essayer des choses.

Quels autres défis avez-vous rencontrés lors de la création du court métrage et comment influencent-ils votre manière d'aborder le long?

Pour moi, l'un des plus grands défis — mais aussi ce qui, au final, m'a donné le plus de force — est le décès de ma grand-mère quelques semaines avant de commencer à tourner. C'était extrêmement difficile de vivre ce deuil et de préparer la production simultanément, car je devais faire moi-même une partie des tâches de production, d'organisation et de gestion. Son décès m'a appris plusieurs choses, notamment au sujet du travail. Aux funérailles, je me suis dit: on passe une si grande partie de notre vie à s'inquiéter du futur et voici comment tout se termine. Cette révélation a guidé ma manière de relever les défis au tournage: j'ai affronté les problèmes quand ils se présentaient, sans les anticiper ni m'en faire pour rien. C'est pour moi une leçon de vie autant qu'une leçon de cinéma. J'ai choisi d'appliquer ça à chaque étape de la création de **Brotherhood** et c'est ce qui en fait l'expérience artistique la plus enrichissante de ma vie à ce jour.

Quels sont les objectifs principaux que vous vous étiez fixés au départ?



La mère (Salha Nasraoui) et le père de Malek (Mohamed Houcine Grayaa)

Mon seul but était de présenter mon film en Tunisie : je voulais que ses participants puissent le voir. C'est tout. Avec mes films précédents, je ressentais plus de pression du côté de la diffusion en festivals, mais cette fois, non. C'est ma productrice, Maria Gracia Turgeon, qui a eu l'idée de l'envoyer au TIFF alors qu'il n'était même pas terminé. J'ai accepté et l'on a gagné le prix du Meilleur court métrage canadien. Parfois, le moment où tu es connectée avec le présent sans trop penser au futur est celui où tu reçois un cadeau inattendu. L'autre grande leçon que j'en tire est que ce n'est pas seulement le résultat qui importe : le périple en soit doit en valoir la peine. Un prix ne change pas grand-chose si le film ne te fait pas grandir.

*L'une des autres récompenses reçues par **Brotherhood** est le Prix du public du FNC. Êtes-vous étonnée de la manière dont différents publics, hors Tunisie, peuvent s'identifier à cette histoire?*

En effet, la réponse au film est vraiment impressionnante! Je me suis également rendue à un petit festival à Ottawa et la période de questions était absolument fascinante, même si nous n'étions qu'une vingtaine de personnes : nous avons pu aborder la politique, l'histoire, l'émotion... Je me souviens qu'une spectatrice était particulièrement touchée parce que mon film lui rappelait sa jeunesse en Algérie et la guerre civile. Je trouve que ce type d'interaction fait en sorte que le travail parfois difficile que l'on fait en vaut la peine. Je suis contente que ça parle aux gens qui ne sont pas au courant des enjeux actuels en Tunisie. J'aime beaucoup participer à de plus petits événements; le contact avec le public est super.

Maintenant que vous avez terminé le court métrage et qu'il récolte jusqu'à présent un beau succès,

considérez-vous que ça facilite le processus du long?

Ça aide assurément d'avoir fait le court. Ceux qui financent les films ont besoin de voir que je suis capable de faire un long et c'est pratique de pouvoir leur montrer le court métrage. Ils sont en mesure de visualiser l'esthétique et l'univers du film. C'est plus efficace que de leur faire imaginer seulement avec des mots.

Mais ceci pourrait s'avérer restrictif pour vous, en même temps...

Oui, parce que je veux amener le long métrage ailleurs. Je ne me contenterai pas de refaire la même chose en plus long. Cela dit, ça reste assez proche du court. C'est plutôt représentatif de ce que je veux faire et si j'ajoute des éléments d'horreur psychologique, le noyau de mon approche demeure le même. J'insiste là-dessus quand je présente mon projet de long. Ceci n'est pas un film d'horreur! C'est avant tout un film sur les liens qui unissent une famille. Donc, je crois que le court métrage est tout à fait utile. Le seul aspect négatif de cela, c'est que mon précédent film, avec tous les prix qu'il remporte déjà, met un peu de pression pour la suite des choses. Ça crée des attentes, ce qui peut être problématique parce que c'est important pour moi que chacune de mes œuvres ait sa propre identité. L'une des choses que j'ai préférée en faisant le court, c'était l'absence de pression... Alors oui, c'est un peu paradoxal! Mais j'ai très hâte de relever le défi. **CB**